Dimanche 3 septembre

Un velux ouvert sur le ciel, pas très loin de la mer. En bas, les bruits de la rue Rabelais. Le vieil immeuble au numéro 6 bis. Les colonnettes dans l'entrée. La cour. L'escalier. Au deuxième étage, madame Lutérani repasse devant sa fenêtre ouverte. Juste au-dessous vit Kader. J'entends le sifflement d'une cocotte-minute. Je ne sais pas ce qui cuit. Le linge de madame Lutérani s'égoutte sur le rebord de la fenêtre de Kader. Parfois il arrive qu'un mouchoir ou une culotte tombe. Alors monsieur Lutérani descend en râlant, et Kader ouvre sa porte et lui tend le linge mouillé en disant : « Vous ne me dérangez pas. » Lorsque le linge tombe tout en bas dans la cour, monsieur Lutérani descend en râlant encore plus fort, et madame Lutérani sourit. Au premier étage vivent également Ménine et ses parents. Je ne connais pas les locataires du rez-de-chaussée. Ils changent tout le temps. Posés sur leur fenêtre, des coquillages et un verre d'eau sale avec des pinceaux : tout cela doit appartenir à un très petit enfant. Dans une jardinière au fond de la cour, au milieu

des arums, sommeille Cloche, le chat blanc qui n'appartient qu'à lui-même et au vieil escalier, et aussi un peu à madame Lutérani. Moi, je suis là, tout là-haut, entre la terre et le ciel, au dernier étage. Il fait chaud. Un oiseau invisible chante. Il va bientôt être midi. Je viens de deviner ce qui cuit dans la cocotte-minute. Ce sont des poireaux. Madame Lutérani débranche son fer. Je m'en souviens, j'avais sept ans hier, et demain j'en aurai cent, mais à cet instant, là, j'en ai quatorze, et c'est ce que je suis en train d'écrire, là, à cet instant. Bonjour, j'ai quatorze ans, ce journal vient de commencer, et je m'appelle…

– Bérénice…

– Quoi ?

Ménine est allongée sur mon lit, juste sous le velux ouvert, comme ça elle peut bronzer et lire son magazine en même temps. Tout à coup, elle le pose à côté d'elle et s'assied, l'air d'en avoir gros sur le cœur.

– Merde. Tu réalises ? C'est fini. On va remettre des chaussettes.

Je continue à écrire.

– On va enfiler des pulls. On aura les lèvres gercées sous le gloss. La nuit tombera au milieu de l'après-midi. La mer sera froide. On deviendra pâles. Tu m'écoutes ? Qu'est-ce que tu écris ?

Je ferme mon cahier. M'étire.

– Lever à sept, coucher à neuf. Fin des soirées à la plage. Mélancolie des dimanches, tristesse des lundis, solitude devant ses copies. Les feuilles mortes se ramasseront à la pelle. Adieu, jolie peau bronzée ! On deviendra pâles.

– OK, tu l'as déjà dit, j'ai compris.

Ménine n'est pas seulement ma meilleure amie, elle est aussi ma voisine, ce qui est très pratique. Pour partager avec moi ses angoisses, ses colères, ses révoltes, elle n'a qu'un palier à traverser, un escalier à grimper, un seuil à franchir. En tout début d'après-midi, elle a frappé à ma porte, s'est allongée sur mon lit, a d'abord fait semblant de lire, puis a commencé doucement à me raconter ses peines, pour finalement exploser.

– Putain, je le crois pas ! Et Lanflèche ! Tu sais que cette nana était déjà pionne du temps de mes parents ? C'est pas énorme, ça ? Elle est pas un peu MYTHOLOGIQUE, Lanflèche ?

Lanflèche, déesse du préau et du carnet de liaison ?

– Et la gym avec Papalardo ! LA GYM AVEC PAPALARDO ! Mais qui il est pour s'occuper de mon corps ? Et quel âge il a, Papalardo, d'abord ? Il est pas un peu inapproprié, Papalardo ? Il est pas un peu ANACHRONIQUE ?

Parfois, quand elle a la flemme de venir, ou le soir, quand tout le monde dort, de sa chambre située à quelques mètres à peine à vol d'oiseau Ménine m'envoie un texto. Les messages de Ménine sont à son image : affectueux et sincères, pleins d'exagération et d'émoticônes, dans le genre :

Bitch, t'es trop laide, mais je t'♥ !!! ☺✌

Mais, en général, elle préfère venir chez moi. Elle craint un peu ma mère, mais elle adore Virgile, mon beau-père, qu'elle trouve beau gosse depuis qu'il laisse pousser ses cheveux. Et moi, j'aime bien la voir jaillir dans ma chambre, déranger mes habitudes, s'exclamer bruyamment et même crier parfois.

– Putain, je le crois pas ! Le latin avec Marcoul ! Toi, bien sûr, tu t'en fous, du latin avec Marcoul.

Paisible, je m'allonge à côté d'elle sur le lit. C'est vrai que je m'en fous, du latin avec Marcoul, pour la bonne raison que je n'en fais pas. D'ailleurs, comment une fille comme Ménine a-t-elle pu volontairement s'enrôler dans un cours de latin ? Elle invoque une vocation précoce pour les lettres anciennes (« Oh, moi, j'ai toujours bien aimé les langues mortes ! ») ou alors elle dénonce le formidable pouvoir de persuasion de Marcoul, la prof de latin. Ou encore elle parle

d'un moment d'égarement, d'une folie passagère. Moi seule dois avoir deviné cette vérité peu glorieuse : si Ménine a pris latin en option facultative, c'était pour se retrouver dans la même classe qu'Alexandre dont à l'époque elle était folle. De la même manière, l'an dernier, son inscription à un cours de théâtre n'était pas étrangère à la présence audit cours d'un certain Ludo. On n'imagine pas à quel point la vie amoureuse de quelqu'un peut influencer ses goûts, ses études. Moi, je n'étais pas amoureuse d'Alexandre, alors je n'ai pas pris latin, et je n'étais pas amoureuse de Ludo, alors je n'ai pas fait de théâtre. Moi, je n'ai pris aucune option facultative, et ma seule activité extrascolaire depuis des années, c'est la natation. Et il n'y a rien à en déduire sur ma vie amoureuse : aucun beau gosse populaire ne vient barboter avec moi dans le grand bassin.

– Je vais planquer du maquillage dans l'escalier, derrière une colonnette. Fais-moi penser aux lingettes.

Puisqu'elle n'a pas le droit d'aller à l'école maquillée, Ménine organise la résistance et dissimule de quoi se peinturlurer en cachette dans l'entrée de l'immeuble. Chut !

– Essaie de cacher tes affaires assez haut, cette fois. Souviens-toi du chat.